

Kollenbach Les survivances..



HOMMAGE DE L'AUTEUR

**Les Survivances Traditionnelles**  
**du Culte des Ancêtres**

DANS

**la Poésie de Mickiewicz**

PAR

**JOSEPH KALLENBACH**

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE.



GRENOBLE

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE J. AUBERT

5, rue des Dauphins, 5

1924



HOMMAGE DE L'AUTEUR

**Les Survivances Traditionnelles**  
**du Culte des Ancêtres**

DANS

**la Poésie de Mickiewicz**

PAR

**JOSEPH KALLENBACH**

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE.

INSTYTUT  
BADAŃ LITERACKICH PAŃ  
BIBLIOTEKA  
00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72  
Tel. 26-68-63



GRENOBLE  
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE J. AUBERT  
5, rue des Dauphins, 5  
1924



Tirage à part  
de la *Revue de Pologne*, N° 1, 2<sup>e</sup> Année, Avril-Août 1924.

22.793

# LES SURVIVANCES TRADITIONNELLES

## du Culte des Ancêtres

### DANS LA POÉSIE DE MICKIEWICZ

---

#### I

Lorsqu'en 1833, M. Burgaud des Marets commençait à publier la traduction des « Dziady » ou « La Veillée des Morts » (1), Adam Mickiewicz, craignant que son poème ne fut pas suffisamment compris, publia le « Coup d'œil sur les Dziady » (2).

« Le poème polonais dont nous donnons la traduction, écrit l'auteur, n'offre dans l'original qu'une suite de parties détachées. Les deux premières furent publiées à Wilna (1823) ; la troisième parut dernièrement à Paris ; mais l'ouvrage, loin d'être terminé, semble attendre des développements subséquents qui doivent lier ces fragments et en former un tout organique.

---

(1) Dans *Le Polonais, Journal des Intérêts de la Pologne*.

(2) Coup d'œil sur les « Dziady ». *Mélanges Posthumes* publiés par L. Mickiewicz, p. 219. (Paris, 1879, Deuxième série).

« Nous croyons nécessaire de dire quelques mots sur le génie et la structure de cette composition, pour faire saisir plus facilement aux lecteurs la pensée dominante et la tendance de l'auteur.

« La foi dans l'influence du monde invisible, immatériel, sur la sphère des pensées et des actions humaines, est l'idée-mère du poème polonais ; elle se développe progressivement, selon la différence des lieux et des époques. D'abord la scène se passe au fond de la Lithuanie, dans une église champêtre ; et le monde poétique de cette scène est construit d'après les idées populaires, débris des traditions païennes mêlées aux croyances chrétiennes. L'action se place ensuite dans un couvent catholique transformé en prison d'Etat. Ici les acteurs revêtent un caractère politique, ils se rapprochent pour ainsi dire de la sphère des réalités, ils entrent plus avant dans la vie ordinaire, et le monde poétique de cette scène, construit de matériaux plus purs, est tout-à-fait chrétien, catholique. La fête populaire appelée « Dziady », fête des morts et des évocations, en réunissant de nouveau les principaux acteurs du drame, lie ensemble l'action ; et un personnage mystérieux, qui traverse tout le drame, lui donne une espèce d'unité.

« Ce personnage, dans la deuxième partie, apparaît comme une ombre muette, au milieu des spectres et des esprits ; dans la partie suivante, il raconte, sous le nom de Gustave, l'histoire de son enfance, de ses amours, enfin sa vie privée.

« Nous le retrouvons dans la troisième partie, au milieu des jeunes conspirateurs, sous le nom de Conrad, poète et visionnaire. Enfin, il est mis en liberté ; et l'épisode descriptif de la Russie, espèce d'itinéraire de ce personnage fantastique, paraît en même temps destiné à former une transition aux parties subséquentes du drame. »

Nous lisons plus loin :

« Cette action, qui s'élève à chaque moment vers les régions idéales pour s'abattre subitement sur les détails de la vie ordinaire, ce passage continu du fantastique à la réalité, ces exorcismes, ces phrases sacramentelles qui paraissent être em-

pruntées aux chroniques du moyen âge, entremêlées d'allusions aux localités et aux actualités de la vie campagnarde et politique, tout cela choque nos habitudes dramatiques et littéraires...

« Les idées hétérogènes du poète influèrent sur la forme et le style de « Dziady ». On y trouve des récits en vieux style de la Bible, des hymnes lyriques, des chansons à boire, des cantiques de Noël, et des épigrammes virulents dirigés contre le tzar moscovite ; enfin c'est un changement continu de ton et de rythme.

« La langue poétique des Polonais, riche et flexible, se prête facilement à ces changements subits de décor qu'il fallait éviter dans une traduction en prose. »

En effet, aucune des traductions de « Dziady » n'a su rendre dans sa prose, ni la force de l'expression, ni le coloris tout-à-fait local, et surtout les cris de souffrance et d'angoisse de tous ces martyrs, leur amour héroïque pour la Pologne ne peuvent s'exprimer que dans leur langue maternelle.

Dans la préface de « Dziady », publiée à Wilna en 1823, Adam Mickiewicz définit d'une manière très concise l'importance de la cérémonie de la Veillée des Morts. Après avoir signalé en quelques mots l'origine païenne de ces rites, le poète décrit la gravité qu'avait ce culte au temps de sa jeunesse. « Aujourd'hui, dit-il, le peuple fête les morts en secret, dans une chapelle ou dans une maison isolée non loin du cimetière. On prépare un repas en commun des mets divers, des boissons, des fruits et on invoque les âmes des trépassés. » Mickiewicz nous dit qu'il assista, quelques années auparavant, à cette cérémonie dans les environs de Nowogródek, sa ville natale, bourg de la Russie Blanche.

« L'objet si impressionnant de la fête, l'heure nocturne, les cérémonies fantastiques frappèrent jadis profondément mon imagination. »

On ne peut assez regretter pour notre légende populaire qu'il ait si brièvement décrit le cérémonial de ces fêtes : il fut, en effet, un des derniers témoins oculaires de ce culte traditionnel qui commençait à devenir rare, car le clergé voulait :

« pour éclairer le peuple, extirper les restes de ces superstitions ». En 1835, Théodor Narbutt se préoccupait (1) de réunir, selon son expression, « quelques petits débris de ces cultes mortuaires ».

D'après sa description, ils avaient lieu dans des chaumières, tandis que Mickiewicz répète à plusieurs reprises que ces honneurs se rendaient aux morts dans des lieux spéciaux et non pas dans des maisons particulières. L'abbé, dans la IV<sup>e</sup> partie des « Veillées des Morts », déplore devant Gustave les suites fatales de ce genre de cérémonies.

Les Dziady ! ces rendez-vous nocturnes,  
Dans les chapelles, les déserts, les souterrains,  
Pleins de sorcelleries, de cultes sacrilèges...

Le peuple n'ignore pas ces dispositions des presbytères et des châteaux, peu favorables à ce culte des morts. Dans la première partie du poème nous lisons :

Hâtons-nous ! vers la fête mystérieuse  
D'un pas grave et silencieux,  
Hâtons-nous ! glissons dans l'ombre  
Au-delà de l'église, derrière le château sombre.  
Le prêtre nous défend nos conjurations !...  
Le seigneur sera réveillé par nos chants nocturnes.

Il est facile de comprendre que grâce aux doubles courants hostiles à ces coutumes, influence des curés, influence des propriétaires, le peuple s'est vu forcé de renoncer peu à peu à ces réunions : mais, ne voulant à aucun prix renoncer entièrement à ses coutumes, il les réduisit à des cérémonies domestiques. Nous verrons bientôt qu'aujourd'hui encore on fête la nuit des morts en Russie Blanche, mais pas aussi solennellement qu'au temps de Mickiewicz.

L'Eglise, certes, encourage le culte des morts. Cependant

---

(1) Dans son ouvrage sur l'Histoire de la Lithuanie ancienne (Wilno, 1835).

les rites officiels ne peuvent satisfaire le peuple de la Russie Blanche : il maintient avec opiniâtreté ses anciennes traditions; il prépare, même plus d'une fois dans l'année, des mets et des boissons pour ceux qui ne sont plus.

Notre poète défend les traditions populaires et cherche dans son discours à persuader le curé :

Rends-nous nos Dziady !  
Si pleurant la mort d'un bon propriétaire,  
Le peuple dépose sur sa tombe un cierge acheté,  
Qui brillera plus clairement dans l'ombre de l'éternité  
Que mille lampes funèbres allumées officiellement.  
Si le peuple apporte un peu de lait, du miel en rayons,  
S'il jette une poignée de farine sur le tombeau,  
Il fortifie l'âme bien mieux, oh ! bien mieux  
Que les parents donnant leurs fêtes, leurs repas copieux.

Ce culte populaire des Blancs Russiens plonge ses racines dans les couches les plus antiques de la tradition indo-européenne. Mickiewicz le savait et il avait certainement envisagé cet aspect, puisqu'il écrivit dans sa préface : « Elle est digne d'attention, cette coutume d'offrir des mets aux trépassés : elle semble être commune à tous les peuples païens, de l'ancienne Grèce des temps homériques, de la Scandinavie, d'Orient ; elle existe encore dans les îles du Nouveau Monde »

Ajoutons un fait curieux, mentionné dans la *Revue de Vilna* en 1818 (donc à l'époque où Mickiewicz faisait ses études à l'Université). Dans l'article intitulé *Abrégé historique et statistique de l'Empire du Japon*, on parle du culte des morts. Les Japonais mettent sur les tombeaux du riz, des fruits, etc., en ajoutant ces mots : « Nous vous saluons, fortifiez-vous par les mets que nous vous apportons » (Dzien. Wil. 1818, t. II, p. 262).

Cherchons consciencieusement jusqu'à quel point il eut raison.

## II

Le culte rendu aux trépassés, aux ancêtres, se retrouve aux temps les plus reculés. Les premiers hommes furent sans doute frappés d'étonnement et de frayeur à la vue du premier cas de mort naturelle. Comment pouvait-il comprendre cette cruelle énigme ? Un patriarche âgé, aïeul, bisaïeul, chef d'une nombreuse famille, certain jour ne se réveille plus ! Que lui est-il arrivé ? Son corps puissant est couché inanimé, les cris, les pleurs ne le font pas sortir de sa torpeur... Dans la tribu règne la consternation et le désespoir ! Ce géant, au visage sévère, devant qui tout s'humiliait, ne se relèvera plus ! Combien il est difficile de se familiariser avec ce fait lorsqu'on a vécu tant d'années ensemble. Est-ce vraiment la fin de tout et pour toujours ? Cependant le corps est encore là, il est invraisemblable que ce qui animait ce vieux guerrier ait disparu à jamais. Qui sait s'il ne reviendra pas sur la terre ? Et si vraiment des morts reviennent, on leur doit la continuation des marques d'affection et de respect qu'on leur a témoignées pendant leur vie, afin qu'ils aient aussi, après leur trépas, tout ce qui leur était agréable pendant leur vie. Ce sentiment de crainte et d'incertitude en face des menaces de la mort est parfaitement naturel et il semble être le germe des premiers sentiments religieux. Suivant Fustel de Coulange, l'auteur de *La Cité antique*, l'homme honora les trépassés avant de s'humilier devant Indra et Jupiter : « il craignait les morts et il leur adressait des prières. C'est là que doit être la source la plus ancienne des premiers sentiments religieux et ce ne fut pas la vie, mais bien la mort qui amena la première pensée des hommes des sphères visibles aux sphères invisibles. »

Les plus anciens livres hindous<sup>o</sup> décrivent assez exactement le culte rendu aux morts. Les hymnes du Rigvéda rappellent ces honneurs et le livre des droits de Manou parle de l'ancienneté de cette coutume. Ici d'ailleurs le culte des morts est déjà imprégné de l'idée plus tardive de la métempsychose. Aujourd'hui encore les Hindous préparent des sacrifices pour leurs

ancêtres. Le livre de Manou prescrit que ces offrandes, faites par le chef de la famille, soient de riz, de lait et de fruits. Suivant la croyance de ce peuple, les âmes des ancêtres se réunissent auprès du sacrificateur lorsqu'il leur offre ce repas, qu'elles mangent avec délices. D'après les Hindous, ces offrandes doivent être préparées régulièrement, pour que les trépassés soient heureux, et si l'on néglige cette coutume, les âmes quittent leurs tombeaux et deviennent des âmes errantes, spectres, revenants, tourmentant les vivants. Le culte était préparé par la famille qui seule y assistait ; les étrangers étaient exclus de la cérémonie, car le repas funèbre avait aussi pour but d'assurer la bienveillance des défunts à la famille vivante.

Le livre des droits de Manou ne donne pas beaucoup de détails, parce que les rites ont été simplifiés par la croyance en la métempsychose ; mais le fait même que l'écrivain parle de cette vieille croyance nous prouve combien elle était enracinée dans la tradition générale. (1)

Cette tradition générale est un héritage de l'antiquité. Les premiers peuples n'ayant pas une conception bien exacte de la création du premier homme et de son existence, cherchaient une explication à leur propre existence. Pour l'homme primitif, la famille était quelque chose de sacré, car on lui devait la vie et l'éducation. Le respect témoigné aux parents pendant leur vie ne devait pas cesser après leur mort. Ce sentiment si naturel est la source de la religion chez presque tous les peuples du globe : en Chine, au milieu des peuplades sauvages de l'Afrique et de l'Australie (2). Petit à petit, cette tradition s'affermait, liant la génération des morts à celle des vivants. Les morts avaient besoin des vivants, les vivants des morts ; les ancêtres attendaient des sacrifices posthumes de leurs descendants vivants qui les leur offraient pour se concilier leur bienveillance. De cette manière se créa, au cours des siècles, une chaîne ininterrompue et mystique reliant les générations passées à celles de l'avenir.

---

(1) Fustel de Coulange, *la Cité antique*, 2<sup>e</sup> éd., p. 17-18.

(2) Fustel de Coulange : *la Cité antique*, p. 35 ; Pylor : *Primitive Culture*, p. 181-182.

Plus exactement encore que les Hindous, les Grecs conservent un culte héréditaire pour leurs morts. L'époque homérique nous donne un exemple classique des cérémonies organisées pour l'âme défunte de Patrocle. Achille agit ici systématiquement sous l'influence d'un rite traditionnel : il verse du vin, pendant la nuit, pour honorer l'âme de son ami, qu'il invoque ensuite.

Achille dépose dans le tombeau de Patrocle des urnes remplies de miel et d'olives. Le culte des héros dans la Grèce antique se rattache probablement aux premiers sacrifices offerts pour les ancêtres de la nation.

Pour les dieux, les cultes se faisaient le jour, pour les héros, le soir, ou même la nuit. On leur sacrifiait des animaux aux poils noirs ; le sang de la victime devait couler jusque par terre et sur le feu afin de rassasier les héros.

La chair devait être complètement brûlée et les hommes n'avaient pas le droit de la consommer. Au cours de ces sacrifices, on invoquait les héros seulement.

E. Rohde soutient avec raison que le culte des héros n'était pas seulement une fantaisie poétique, mais la survie d'une croyance, déjà millénaire aux temps homériques, conservée et perpétuée pendant des siècles par les honneurs rendus aux ancêtres : « Les héros les plus célèbres honorés par les groupes les plus nombreux étaient considérés comme les ancêtres, les fondateurs du pays, des villes et de la nation » (1). Le culte des morts était général en Grèce, quoiqu'il soit difficile, faute de documents, de suivre l'évolution séculaire de cette coutume. Seule, la croyance commune à la nécessité d'honorer les morts peut expliquer les faits historiques si connus, comme par exemple la condamnation à mort des généraux athéniens qui avaient laissé les corps des soldats sans sépulture, ou ces fêtes collectives des trépassés, si admirablement décrites par Plutarque. Après la bataille de Platée, on enterra les soldats sur le lieu du combat. Les habitants de la ville s'engagèrent à organiser chaque année des repas funèbres pour les morts. Le jour de

---

(1) Rohde : *Psyche, Seelenkult u. Hosterblichkeitsglauben der Griechen*. (Fribourg en Brisgau, 1890, p. 140).

l'anniversaire de la bataille, ils se rendaient en grande procession sur le tertre qui recouvrait les dépouilles des braves et ils y portaient du lait, du vin, des olives, puis on offrait un animal en sacrifice. Après avoir déposé et rangé les mets sur la tombe, ils prononçaient des formules spéciales pour inviter les morts à venir prendre part au banquet. Cette cérémonie avait encore lieu du temps de Plutarque qui vit le 600<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de Platée.

Dans la tragédie grecque, nous trouvons de nombreux exemples de cultes et de sacrifices pour les morts.

Dans l'*Oreste* d'Eschyle, Climmestre, informée en songe que l'ombre d'Agamemnon est irritée contre elle, lui envoie, pour calmer son courroux, des mets et des boissons sur son tombeau. Electre supplie l'âme défunte de son père d'agréer ses prières et d'accepter des libations sur son tombeau (Choëph. 124-135).

En Grèce, le culte des morts était ou privé ou public. Privé (les vrais « Dziady »), il était organisé uniquement pour les membres défunts de la famille par les survivants ; là aussi, les étrangers étaient exclus et la cérémonie se faisait entre parents seulement d'après la loi de Solon (Demosth. 43-62). Les âmes des défunts sont dépendantes du culte que leur consacre la famille. L'incrédule Lucien (*de luctu* 9) ironise sur ces offrandes nécessaires et demande ce que fait le mort qui ne laisse pas de fils après lui ? Ne recevant pas de nourriture sur son tombeau, est-il condamné à la famine éternelle ? Mais les Grecs avaient prévu ce cas ; l'homme sans enfant devait former un jeune homme et l'adopter, uniquement dans le but de s'assurer des sacrifices après sa mort. C'est la source et le principal motif des adoptions en Grèce, comme le prouve Rohde.

Epicure même subit l'influence générale et, dans son testament, il se réserve des sacrifices et des offrandes pour son âme, et cette philosophie illogique étonne Cicéron (*De finibus*, 2-102).

Ces honneurs privés rendus aux ombres des aïeux étaient devenus si généreux que des communautés plus ou moins grandes, dans un sentiment de parenté et de fraternité récipro-

ques se décidèrent à organiser des cultes communs annuels et publics pour les défunts. A Athènes, ces fêtes se nommaient *Genesia* ; elles étaient célébrées le cinq Boédromion par tous les citoyens comme un honneur général rendu aux morts. A part cela, on a conservé une tradition importante sur la fête appelée Khytra.

C'est ainsi que l'on nommait le troisième jour des fêtes fleuries Anthestéries, tombant dans la seconde moitié de février et la première moitié de mars. En ce jour consacré à Hermès, le conducteur des âmes défuntes, on déposait dans une urne (de là le nom de Khytra) des légumes cuits et des semences. Dans les maisons, on invoquait les âmes et à la fin de la cérémonie, ce qui mérite tout spécialement notre attention, on priait les petites âmes de quitter la maison, tout-à-fait de la même manière que cela se fait encore aujourd'hui en Russie Blanche. La formule était énergique et nous l'entendrons bientôt en langue latine. En grec, elle était : « A la porte, Kères ! les Anthestéries sont terminées. »

Dans cet aperçu très sommaire du culte des morts chez les Grecs, on reconnaît facilement quelle grande influence eurent ces sacrifices sur l'humanité et la civilisation. Le bonheur de l'âme dans la tombe dépendait absolument de la famille survivante. Pour cette dernière, les âmes des parents défunts sont en quelque sorte des êtres saints auxquels elles offrent des hommages à peu près divins. « Sans aucun doute, nous rencontrons là, dit Rohde, la source même de toute la croyance aux âmes et nous sommes enclins à admettre l'opinion qui voit dans les plus anciens cultes familiaux le stade primitif de tous les groupements religieux. (Kultgenossenschaften). »

Le Romain même, si réaliste et terre à terre qu'il fut, croyait aux âmes et aux revenants et il observait consciencieusement le culte des morts. Nous trouvons une confirmation de cette croyance aux débuts de la poésie romaine, par exemple chez Plaute (*Mostellaria*) qui montre l'âme errante après la mort, parce que lors de l'enterrement les cérémonies obligatoires n'ont pas été toutes observées. Virgile, dans l'*Eneïde*, parle en maints endroits des mets et des boissons préparés pour les morts :

Ergo instauramus Polydoro funus et ingens  
Aggeritur tumulo tellus ; stant *manibus arae...*  
Inferimus tepido spumantia cymbia lacte  
Sanguinis et sacri pateras *animamque sepulchro*  
Condimus et magna supremum voce ciemus.

(Aen. III, 62 sqq.).

Pour les Romains, ce n'était pas seulement un corps inerte que l'on met dans un tombeau (*animam condimus*), mais on y enferme l'âme à laquelle on disait adieu à haute voix.

Aux vers du Chant III de l'Eneïde cités plus haut, Servius ajoute une intéressante remarque : « Placantur sacrificiis, *ne noceant* ». Ainsi donc le motif des sacrifices offerts sur les tombeaux avait, selon la conception romaine, une source tout-à-fait égoïste : s'assurer contre les dommages que pourraient causer les âmes errantes. Cette même croyance existe encore aujourd'hui en Russie Blanche. L'*Enéide*, livre V, p. 75, nous donne des détails plus précis sur les rites employés pour ces cérémonies :

Ille e concilio multis cum milibus ibat  
Ad tumulum magna medius comitante caterva.  
Hic duo ritę mero libans carchesia Baccho  
Fundit humi, duo lacte novo, duo sanguine sacro,  
Purpureosque iacit flores ac talia fatur :  
Salve, sancte parens ; iterum salvete recepti  
Nequiqream cineres animæque umbraeque paternæ..  
...caedit b'inas de more bidentis  
Totque sues totidem nigrantis terga iuvenco ;  
Vinaque fundebat pateris *animamque vocabat*  
Anchisæ magni manesque Acheronte remissos.

Ovide, dans les *Fastes*, parle des âmes des défunts affirmant qu'elles vivent de la nourriture déposée pour elles :

Nunc animæ tenues et corpora juncta sepulcris  
Errant ; nunc posito pascitur umbra ciebo.

(Fast. II, 565-6.)

On donnait aux âmes des défunts le nom de « lemures ». Les bons esprits étaient honorés par les Romains comme divinités domestiques (lares). Les mauvais esprits, comme les reve-

nants, les spectres nocturnes, se nommaient « larvæ » (des larves). Ils erraient pendant la nuit. Afin de les éloigner de la maison et de les apaiser, on célébrait, au mois de mai, une fête nommée « lemuria ». Ovide nous a conservé des descriptions de ces cérémonies mystérieuses dans lesquelles il est facile de reconnaître les « Dziady » préhistoriques latins. Il prétend même que le nom mystique de « lemuria » vient du temps de Remus (Remuria), ce qui prouverait l'antiquité de la coutume (Fast. V. 421 sqq.).

Ritus erit veteris, nocturna Lemuria, sacri  
Inferias tacitis Manibus illa dabunt  
Iam tamen extincto cineri sua dona ferebant  
Compositique nepos busta piabat avi.  
Nox ubi jam *media* est somnoque silentia præbet  
Et canis et variæ conticuistis aves.  
Ille memor *veteris ritus* timidusque deorum  
Surgit ; habent gemini vincula nulla pedes.  
Signaque dat digitis medio cum pollice junctis,  
Occurat tacito ne levis umbra sibi ;  
Terque manus junctas fontana perluit unda,  
Vertitur et *nigras* accipit ante fabas  
Aversusque jacit, sed dum jacit : Hæc ego mitto,  
His, inquit, redimo meque meosque fabis.  
Hoc novies dicit, nec respicit ; umbra putatur  
Colligere et nullo terga vidente sequi.  
Rursum aquam tangit...  
Et rogat ut tectis exeat umbra suis.  
Cum dixit novies : *Manes exite paterni !*  
Respicit et pure sacra peracta putat.

Dans cette description, il faut particulièrement remarquer ce qui suit : 1° Ovide considère par deux fois ce culte comme une coutume ancienne ; 2° le sacrifice a le caractère d'une rançon suppliante, d'une purification ; 3° minuit comme heure de la cérémonie ; 4° le silence qui ne doit pas être interrompu par l'aboïement d'un chien (on remarque la même superstition dans les « Dziady lithuaniens) ; 5° le sacrificateur doit célébrer les pieds nus ; 6° les mets rituels offerts aux âmes sont de couleur noire (*nigras fabas iacit*) ; 7° la sommation aux âmes paternelles de quitter la maison est analogue chez les Grecs.

Mickiewicz a mis en évidence ce congé donné aux âmes par ces paroles sacramentelles qui se répètent : « Laissez-nous

en paix, fuyez, fuyez. (Kysz ! Kysz !), tout à fait selon le rite populaire. Aujourd'hui encore, dans la Russie Blanche, celui qui reprend les prières, donc le sacrificateur, répète :

Saints Ayeux, nous vous invoquons !  
Saints Ayeux, venez parmi nous !  
Manger ici, ce que Dieu donna  
Et que nous vous offrons  
Tout ce que la chaumière possède.  
Saints Ayeux, nous vous prions,  
Venez, volez vers nous !

Après la fin du repas l'officiant s'écrie :

Saints Ayeux, vous qui êtes venus manger et boire,  
Retournez de nouveau chez vous !  
Vous plaignez-vous ? Vous faut-il encore quelque chose ?  
Mieux vaut voler au ciel !  
Fuyez, fuyez ! ( a kysz, a kysz !).

A côté de la fête de « Lemuria », les Romains honoraient les trépassés par un repas annuel ; à ce repas, comme en Grèce, les parents du mort seuls étaient invités. Cicéron (de leg. II, 26) et Varron (de T. VI, 13) nous renseignent : « ferunt epulas ad sepulcrum, quibus ius ibi parentare ». Le nom spécial de ces repas était « parentalia » ou « parentation », pratiquer les « Dziady » (parentare), se rapprochant de l'expression grecque « patriazeïn ». Des détails plus précis sur ces cérémonies n'ont pas été conservés dans les auteurs romains.



III

Le christianisme émit bien vite une opinion défavorable sur ces repas annuels pour les morts. Tertullien rapportant ce culte à la plus lointaine antiquité, au temps où le sang humain était une nourriture indispensable pour les âmes des morts, s'exprime avec un mépris visible au sujet de ces fêtes mortuaires. « *Idolatria parentationis est species* ». Beaucoup plus tard, St Augustin certifie que, grâce au rationalisme des sphères intelligentes, chez les Romains, ces vieilles coutumes disparaissent à vue d'œil et elles ne restent que dans la classe inférieure de la société. D'après les citations de St Augustin, on peut conclure que ces coutumes antiques étaient tellement négligées qu'elles semblaient être de *nouvelles* superstitions. « *Mirror, cum apud quosdam infideles hodie tam perniciosus error increverit, ut super tumulos defunctorum cibos et vina conferant* ».

L'Eglise d'Occident se montra plus énergique contre ces fêtes des Dziady que l'Eglise grecque. Photius, patriarche de Constantinople, sous le mot *cathèdre*, dans son dictionnaire, parle des coutumes grecques de se réunir sur la tombe trente jours après la mort d'un membre de la famille pour y faire un repas commun et accomplir les rites de l'ancienne tradition. Ces réunions devaient avoir lieu quatre fois, probablement dans le courant de l'année. Nous voyons ici un adoucissement des habitudes premières de déposer des mets et des boissons sur les tombeaux. Sous cette forme la coutume se répandit de Grèce par la Bulgarie et la Russie méridionale vers le nord. Nous voyons parfaitement, dans le récit de Melecius, la fusion des vrais « Dziady » avec des coutumes plus tardives : une femme pleure son mari pendant trente jours consécutifs, les parents font un repas les 3<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> jours, sans se servir de couteaux et s'asseyant en silence. Après le repas, l'officiant balaye la chambre, en appelant les petites âmes : « Mangez, buvez, et maintenant allez-vous en ». Alors seulement la conversation et le festin peuvent commencer.

Fait caractéristique : la Grande et la Petite Pologne et la Mazovie ne conservent que de faibles traces des cérémonies de la nuit des morts. Il est probable que là l'influence du clergé catholique fut, sous ce rapport, beaucoup plus efficace qu'en Lithuanie et en Russie. La description de ces fêtes dans la Prusse orientale et dans la Samogitie se trouve dans les Chroniques de Strykowski. Ch. Hartknoch nous parle des « Dziady » dans les provinces baltiques. Ces descriptions laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la précision et on peut dire que tous les éléments pour une étude sérieuse de folk-lore comparatif ont disparu.

Prenons, par exemple, les coutumes funéraires notées il y a un siècle par Czerwiński : « Dans les contrées au-delà du Dniester, quand on emporte dans son cercueil le corps d'un mari décédé, la femme doit prendre un vase neuf, le jeter à terre, le briser et semer de l'avoine aussi loin que la cour s'étend. »

A ce fait Czerwiński ajoute un commentaire très adapté et teint de sentimentalisme : « L'action de briser le vase signifie que la vie de l'homme est aussi misérable que l'argile (pourquoi l'argile doit-elle être misérable?), que la vie est fragile et encore pour expliquer à la foule qu'auparavant le mari nourrissait sa femme dans ce vase et que l'avoine était son pain ! En perdant ce mari, elle n'a plus besoin de tout cela à la maison, elle le détruit, elle le jette, voulant prouver ainsi qu'elle est prête à mourir de faim et de désespoir. » On voit que la coutume traditionnelle dura des siècles, mais seule la forme subsiste : le sens est perdu. Rappelons-nous que le nom qui désigne les fêtes funéraires à Athènes (*Khytrai*) est précisément le nom du vase d'argile; que dans cette ville, quelques siècles avant J.-C., on était persuadé que les morts aidaient au développement et à l'organisation de la maison. Ainsi donc, les coutumes des habitants des bords du Dniester s'expliquent comme un héritage des temps anciens.

Au commencement du siècle passé, les peuples du bord du Dniester consacraient quatre jours aux fêtes mortuaires : aux environs de Noël, en Carême, à la fête de la Nativité de la Sainte

Vierge et à la fête de St Pierre. Czerwiński nous donne les détails suivants : « Lorsque quelqu'un organise un repas funèbre, le prêtre doit inscrire son nom, avec celui de tous les défunts de la famille, dans un livre spécial et, le jour des morts, le prêtre doit lire, durant l'office, tous les noms aussi anciens que nombreux inscrits dans ce registre. Les Ruthènes de la Podlachie organisent aussi quatre fois par an des repas funèbres : la veille de la Pentecôte, la veille des Cendres, le Samedi Saint et à la Toussaint. Un plat avec des galettes de froment ou de blé, divers mets, tels que des gruaux, du millet ou de l'orge encore fumant sont apportés à l'église le jour de la Toussaint et déposés sur l'autel. Quand, pendant l'office, le prêtre bénit cette offrande, appelée *Parastase*, chaque maîtresse de maison remue énergiquement le contenu du vase pour en faire sortir la vapeur qui est agréable, dit-on, aux ombres des trépassés. Le Samedi Saint et la veille de la Pentecôte, on dresse la table de bonne heure et on invite les âmes des morts en disant : « Venez, venez, petites âmes, mangez votre repas. » Cette coutume existe dans les provinces de Losiça, Biala et Wlodawa.

Lorsque Mickiewicz étudiait encore à l'Université de Wilno, parut un intéressant article publié par Mme Marie Czarnowska dans le *Journal de Wilno* (1817), sous le titre : « Les derniers restes de la mythologie slave conservés dans les coutumes populaires des campagnes de la Russie Blanche ». Là nous trouvons, à côté de la description des ondines, des fêtes de *Kupalo* (1), quelques détails sur la *Radawniça*, c'est-à-dire la fête des *Dziady*, célébrée particulièrement par les habitants de la commune de Czerików, dans la province de Mohilew, dans le village de Hubienszczyzna. Ici nous trouvons une petite variation : la fête n'a pas lieu la nuit, mais le mardi, entre deux et trois heures de l'après-midi. Paysans et paysannes se réunissent autour des tombes qui, d'habitude, n'ont pas de clôture. Là, ils s'asseoient autour du tertre de leurs pères, mères, enfants, mari et autres parents. Tout en pleurant et gémissant, ils font rouler des œufs sur les tombeaux, puis ils les donnent aux mendiants

---

(1) Fête de la St Jean, célébrée dans tous les pays slaves.

groupés aux alentours du cimetière en chantant de pieux cantiques. Ensuite, ils étendent une nappe sur la tombe, sur laquelle ils déposent les mets qu'ils ont apportés. Après avoir versé de l'eau de vie et de l'hydromel sur le tombeau, ils s'assoient sur le tertre le plus élevé et commencent à manger en invitant les morts à leurs repas par ces mots : « Saints aïeux, venez chez nous manger du pain avec du sel, venez tous, vieux et jeunes ! »

Les mets ne doivent pas être en nombre pair; il doit y en avoir trois, sept, ou neuf. Les coutumes exigent que les mets soient composés de miel, de fromage blanc, de crêpes de grosse farine, d'œufs, de saucisses ou de viande de porc fumé. Les restes du repas sont donnés aux mendiants ; après avoir mangé, les paysans font encore l'invocation suivante : « Mes aïeux, excusez, ne vous étonnez pas, la chaumière vous offre de cœur tout ce qu'elle possède. »

L'auteur nous apprend plus loin qu'il y a quatre cérémonies semblables dans l'année. La *radawniça*, décrite plus haut, est la plus importante. Cette fête a fait sur l'auteur une impression qu'elle appelle : vénérable ! « En voyant ces pauvres paysans, groupés çà et là, pleurant la perte des personnes les plus aimées, j'ai été profondément émue et mes yeux se remplirent de larmes. On ne peut pas voir avec indifférence cette image dramatique. »

Au risque de fatiguer l'attention du lecteur par la description des Aïeux dans la Russie blanche, je me permets de citer encore le texte d'un livre *lithuanien*, très rare, renfermant la description des repas funèbres dans le pays et très ressemblante à celle qui nous fut donnée par Narbutt, mais avec plus de détails importants et intéressants. Voici la traduction du texte lithuanien :

« Il convient non seulement d'assister à l'enterrement, mais aussi, en revenant du cimetière, d'inviter les morts de la manière suivante et de les encourager à manger et à boire. Dans une chambre très proche, on dresse le couvert sur la table, des verres et des carafes remplis de bière et d'hydromel. Pendant ce temps, les invités se réunissent en silence, et lorsqu'ils

sont au complet, la maîtresse de maison pose les mets sur la table, tandis que le maître de la maison, ou l'un des hôtes les plus vénérés, au milieu de la tristesse générale, murmure les mots suivants : « Petites âmes des trépassés, des glorieux paysans de cette maison, des célèbres hommes d'armes ou d'administration, des honorables propriétaires de la maison et des champs, vous tous pour lesquels nous arrangeons cette fête des souvenirs, soit pour l'âme du mort, celle de ses pères et mères et parents enterrés et pour tous ceux qui sont originaires de cette maison, venez à ce banquet, à ce repas simple, en rapport avec nos modestes moyens ; jouissez de cette nourriture comme nous nous réjouissons en songeant à vous ; mangez habitants bien-aimés du monde souterrain. » Après un court silence, il ajoute : « Asseyez-vous, et mangez, autant que les dieux vous le permettent. » Pendant tout ce discours, les assistants doivent être silencieux comme des morts, plongés dans la tristesse, les yeux fixés sur la table. L'un ou l'autre, tout en priant, croit voir l'ombre des âmes mangeant dans la vapeur des mets, ou entendre leurs murmures. Si, pendant cette cérémonie, dans la cour un chien aboie, c'est une âme qui se plaint de ne pas pouvoir entrer dans la maison pour prendre part au festin ; aussi, pendant toute l'année, elle ne laissera pas en paix les habitants de ce logis. C'est pourquoi, on enferme le chien, afin qu'il ne soit pas agacé par les mauvais esprits et qu'il n'effraye pas une pauvre petite âme allant au repas funèbre. Au bout d'un moment, le maître de la maison, regardant tout autour de lui, prononce de nouveau ces mots : « Pardonnez-nous, âmes des défunts », puis un nouveau silence : « Partez avec Dieu, volez en bonne santé, bénissez-nous, nous les vivants, et laissez la paix à cette maison. Retournez au lieu où l'on vous attend ; seulement, en passant, ne causez pas de dégâts dans nos prairies, à notre blé et dans notre jardin ». Puis tous saluent profondément de tous les côtés en disant : « Il n'y a plus un seul esprit. » Ensuite, la maîtresse, prenant les plats, vidant les verres de bière et d'hydromel dans un vase, dépose le tout devant la fenêtre. Qui mange ce repas ? Personne ne s'en inquiète. Il est probable que les mendiants, attirés par la fête, se chargent de cette besogne. Pendant ce temps, dans la cham-

bre, on retourne la nappe sur la table. Après l'avoir retournée, les invités se rangent autour de la table, prient, versent un premier verre de bière et d'hydromel qu'on met de nouveau sur la fenêtre pour les âmes qui ont soif. Enfin, ils commencent à boire et à manger en répétant : « *Requiem æternam* aux défunts ». Le repas terminé, après une courte prière pour les morts, ils balayent la chambre, rassemblant tous les os et les morceaux qui ont pu tomber par terre, et, avec les restes du repas qu'ils mettent dans une corbeille, ils vont les déposer sur la tombe. Ceux qui veulent ces restes les mangent. En quittant le tombeau, ils disent tous aux âmes : « Adieu, restez avec Dieu ! » Les os et les restes du repas sont enterrés ou remis dans l'ossuaire puis tous les invités rentrent à la maison ; la cérémonie funèbre est terminée.

En Russie Blanche, dans les environs de Nowogródek, lieu de naissance de Mickiewicz, on a conservé une idée assez pure et assez exacte de cette fête et de son importance. Des faits cités plus haut, nous pouvons conclure que la fête des « Dziady » est une cérémonie antique pour honorer les morts, célébrée par le chef de la famille vivante pour les défunts de cette même famille, donc un culte éminemment domestique. Le but était de gagner la sympathie des morts, en leur offrant des sacrifices. Quel a été le résultat des recherches faites en Russie Blanche ? Que le paysan cesse de célébrer les « Dziady » quand il vient habiter une chaumière nouvellement bâtie dans un autre endroit, mais seulement jusqu'à ce que quelqu'un de sa famille meure dans la maison. C'est ici la première conception du culte familial. On célèbre la fête des aïeux d'après l'opinion populaire pour que : les morts soient bien disposés pour les vivants, car plus ils seront satisfaits, plus ils prieront Dieu de donner le bonheur à la maison et la prospérité aux champs. En Lithuanie, cette fête a lieu trois fois par an : 1° (Grands) Wielikie Dziady, une semaine avant le premier dimanche du Carême ; 2° Kanczanskie Dziady, une semaine avant la Pentecôte ; 3° Assiennie Dziady, une semaine avant la Toussaint. La population de rite latin ne célèbre plus cette fête, seuls les Grecs en ont conservé la tradition.

Cette fête n'existe-t-elle pas encore dans d'autres parties de l'Europe ? Cette antique coutume a-t-elle complètement disparu ? Il semblait qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'ancien culte des morts s'était éteint, que le repas funèbre avait disparu sans retour. Et cependant non ! On célèbre encore aujourd'hui la fête des aïeux en France, dans ce pays classique des vieilles croyances, des anciennes traditions... en Bretagne. Il y a quelques dizaines d'années, Anatole Le Braz a publié la description de « La nuit des morts en Bretagne » (1), dans laquelle, à mon grand étonnement, j'ai trouvé une certaine analogie avec nos nuits des Dziady polonais ; aussi n'ai-je pas hésité à reconnaître, dans ces fêtes bretonnes, les restes préhistoriques des sacrifices pour les morts. Les fêtes des Dziady de la Russie Blanche et celles de la Bretagne ont tant de caractères communs qu'au premier coup d'œil, chacun reconnaît la ressemblance de ces sacrifices célébrés, dans la même époque, par deux populations qui ne connaissent pas mutuellement leur existence et qui savent encore bien moins qu'un lien mystique les unit par la fête des aïeux.

Dans le centre montagneux de Bretagne, on célèbre encore la nuit des morts la veille de la Toussaint. Les habitants des bords de la mer ont abandonné cette coutume. Le Braz décrit avec beaucoup de précision cette cérémonie dans le village de Spézet, situé dans la contrée nommée Ménez (les montagnes), non loin de Quimper. La croyance aux esprits, aux spectres, les revenants, est très répandue là-bas. La veille de la fête des morts, les âmes reviennent dans l'endroit où elles ont vécu. D'après la croyance populaire, il n'est pas permis de pleurer longtemps les morts, mais on doit cependant penser à ceux qui nous ont quittés. Les âmes oubliées peuvent se venger...

On croit encore là-bas que les insensés ont des rapports avec les âmes des défunts. A Spézet, vivait un certain Michel

---

(1) A. Le Braz, Une nuit des morts en Bretagne, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> novembre 1896.

Inizan, surnommé « l'oiseau de la mort ». La veille de la Toussaint, il prédisait combien de personnes mourraient dans le village pendant l'année. On ne l'apercevait que la veille de la Toussaint ; était-ce un vivant, ou un revenant ? Personne ne le savait. On raconte encore que la vieille bretonne Nann Coadélez, vivant encore en 1896, avait visité le purgatoire...

A. Le Braz se rendit à Spézet pour étudier cette coutume, invité par un parent éloigné du même nom, propriétaire de l'auberge. Le poète arriva à la campagne pour assister aux vêpres noires qui se célèbrent à l'église. Après les chants et les prières, les Bretons et les Bretonnes vont au cimetière, où chaque famille prie sur la tombe de ses ancêtres. D'autres se dirigent vers l'ossuaire où sont conservés des squelettes et des os blanchis. Là, une vieille Bretonne entonne d'une voix tremblante un chant triste et doux dont chaque strophe est interrompue par le chœur présent qui supplie Dieu d'accorder le pardon aux défunts. Il y a quarante ans, ce jour-là, les Bretons fêtaient les morts par une grande procession à travers le cimetière. Sur chaque tombe, ils récitaient, comme une longue litanie, tous les noms des aïeux défunts, qui étaient gravés comme dans un registre dans la mémoire du chef de la famille. Plus tard, dans la soirée, à l'auberge où se trouvait Le Braz, il ne resta plus que les membres de la famille qui prirent place à table mangeant et buvant en silence... De temps en temps, l'un d'eux remplissait un verre de cidre en murmurant : « A la santé des vivants ! »

Et tous répondaient en chœur : « Dieu pardonne aux âmes des trépassés ».

« Ces repas familiaux, écrit Le Braz, m'ont laissé l'impression d'une cérémonie presque liturgique. Un vieux berger breton à longue barbe blanche, comme un patriarche, se leva en disant : « Paix aux hommes sur la terre et paix aux morts dans leurs tombeaux. »

Après le repas, ils allumèrent leurs pipes, la bouteille de cidre passa de main en main et l'on parla uniquement des personnes mortes pendant l'année. Le Braz croit voir un tableau archaïque dans ces vieux bretons groupés autour de la

cheminée. « C'est sans doute ainsi que l'on passait la veillée des morts dans l'ancien temps des Ariens, sous le chaume des premiers bergers. A onze heures, on entendit au dehors le bruit de sabots et le son d'une cloche. Ceux qui veillaient, sommeillant près du feu, se réveillèrent en sursaut et murmurèrent en faisant le signe de la croix : « Le précurseur des morts est arrivé ».

La veille du 1<sup>er</sup> novembre, un paysan à cheval parcourt le pays, avec une petite cloche, rappelant que *minuit*, l'heure des morts, est proche !

« Nous avons assez profité du feu, dit l'un des paysans, laissons la place aux ancêtres. La mort est froide ! Les trépassés ont froid ! » (1).

La vieille Nann ajoute : « Que le feu de la cheminée leur soit agréable et chaud ». Et chacun répond « Amen », comme à la fin d'une prière. Les parents se retirent et la maîtresse de maison, aidée de la vieille Nam, mettent le couvert pour les morts ; comme mets, un morceau de lard, une galette de sarrasin chaude (2) et un énorme pot de lait. Le maître de maison explique à Le Braz « que les morts aiment le lait, car le lait purifie ». Et lorsque Le Braz, un peu incrédule, demande si vraiment les défunts viennent au repas, il est interrompu par une exclamation étonnée de la maîtresse de maison : « Pouvez-vous en douter ? Mais certainement, les défunts vont venir ! Dans ce moment ils sont déjà près de la maison. Ils s'assieront où nous étions assis et ils parleront de nous comme nous avons parlé d'eux, puis ils s'en iront seulement vers le matin » (3).

---

(1) Dans le *Dziady* de Mickiewicz, le solitaire dit en tremblant : « J'ai froid ! O quel froid il fait ici » (il va vers le poêle).

(2) Comme en Lithuanie, une galette de farine (Le Braz, galette de sarrasin). Dans la contrée de Slonim, ces galettes doivent être servies chaudes « sortant du four ». Le Braz dit aussi « des galettes chaudes ».

(3) Il arrive souvent que les habitants de la maison entendent qu'on remue les chaises. Le lendemain on peut observer que les visiteurs

La vieille Nann a des frissons : ce sont les morts qui approchent. Il faut sortir de la chambre et elle conseille à Le Braz de dormir cette nuit le visage tourné contre le mur. Avant de s'endormir, Le Braz entendit des chants devant la maison. Ce sont les traditionnels chanteurs de la mort qui circulent de chaumière en chaumière la nuit des morts, chantant les plaintes des âmes trépassées.

Le Braz ne trouve pas d'expression assez forte pour dépeindre la mélancolie accablante de ces complaintes nocturnes. Dans ce chœur, les vieillards chantaient :

Vous êtes dans votre lit bien à l'aise  
Les pauvres âmes sont en peine.  
Vous êtes dans votre lit doucement étendus  
Les pauvres âmes sont en détresse.  
.....  
Un drap blanc, cinq planches,  
Un bouchon de paille sous notre tête,  
Cinq pieds de terre par-dessus,  
Voilà tous nos biens en ce monde où nous sommes.  
.....

Les vieillards chantaient au nom des âmes, comme s'ils étaient eux-mêmes déjà des trépassés. Ils racontaient leurs affreuses angoisses, leur longue solitude, les innombrables souffrances du purgatoire, reprochant aux vivants leur inconstance et leur prédisant que bientôt le monde leur rendrait cette même ingratitude et un éternel oubli. Les femmes et les jeunes gens du chœur criaient en frappant aux vitres des fenêtres :

C'est Jésus qui nous a envoyés  
Vous réveiller de votre premier somme  
Afin que vous priiez Dieu pour les âmes.  
.....  
Allons ! sautez de votre lit,  
Sautiez, pieds nus sur la terre,  
A moins que vous ne soyez malades  
Ou déjà surpris par la mort !...

---

nocturnes ont changé d'assiettes. Le matin les morts accompagnent les vivants à la messe dite à leur intention dans l'église paroissiale. (*La Légende des Morts*, par A Le Braz, Paris 1893, p. 285-7.

« Jamais, écrit Le Braz, des plaintes plus désespérées ne frappèrent mes oreilles. La note des vieillards surtout était si sombre que mon cœur cessa de battre : c'était comme un cri déchirant, comme un hurlement sorti de l'abîme même de la mort. J'avoue que je sentis un vrai soulagement quand enfin s'éloignèrent les lugubres chanteurs et que leurs voix furent étouffées par les gémissements du vent. »

Ce sont là les restes des « Dziady » bretons. Ils sont pour nous très importants, car ils ont conservé des détails que nous avons cherchés en vain dans la description des Dziady lithuaniens et ruthéniens, et qui sont le but de nos recherches, détails que nous retrouvons dans Mickiewicz. Dans les restes de ces anciennes traditions bretonnes, nous constatons encore que, d'après la croyance populaire, les morts se réunissent trois fois dans l'année : 1° la veille de Noël, 2° la nuit de la St Jean, 3° la veille de la Toussaint (1).

Les Dziady bretons ont subi quelques changements au courant des siècles. Comme nous le voyons, le repas pour les morts se fait après celui des vivants. On ne parle pas de l'évocation des morts. Il est possible que la présence du « monsieur à la redingote » intimida peut-être la maîtresse de maison et la vieille Nann qui ont pu faire cette évocation en silence, pour ne pas trop étonner « le professeur » (2).

#### IV

Après avoir étudié les différents restes des cultes rendus aux aïeux défunts, retournons au plus beau des poèmes de la nation polonaise et celui qui nous est le plus cher : les Dziady de Mickiewicz. Nous comprenons maintenant plus facilement

---

(1) Le Braz, *La Légende de la Mort*, p. 274-5.

(2) M. Le Braz était professeur au lycée de Quimper.

certain détails et, avant tout, nous constatons que les Dziady ne sont pas seulement une magnifique fantaisie poétique qui tient une des premières places dans la littérature polonaise. Ce chef-d'œuvre a une valeur toute spéciale pour les études de folk-lore ; on y voit comme un lointain reflet de l'aube de la civilisation humaine. On peut vraiment prendre au mot la déclaration du poète : « La plus grande partie des chants rituels de l'enchanteur sont empruntés fidèlement et presque mot à mot à la poésie rurale ».

Sous ce rapport, la première partie de Dziady, qui ne fut pas publiée du vivant de Mickiewicz, attire tout spécialement notre attention. Elle est chronologiquement la plus ancienne ; elle représente la scène très importante du pèlerinage des paysans portant des mets et des boissons sur les tombes. Cette première partie ne fut jamais terminée et c'est une grande perte pour notre littérature. En 1840, à Lausanne, où il était professeur, Mickiewicz écrivit encore des fragments de cette partie du poème. Le poète a voulu indiquer qui avait le droit de célébrer les Dziady..

Nous voyons, d'après le chœur de la Jeunesse, que tous n'avaient pas le droit d'assister à la cérémonie.

Les jeunes gens :

Il n'est pas permis de rentrer au village,  
Il n'est pas permis de courir à leur poursuite !  
C'est ici que nous allons célébrer la fête des Dziady,  
En raccourcissant la nuit par nos chants.  
Les vieillards et les enfants peuvent seuls  
Assister à la cérémonie des aïeux.  
Le soleil s'est couché, les enfants courent,  
Les vieillards marchent, chantonnent et pleurent  
Mais de nouveau le soleil brillera  
Les enfants, les vieillards vont revenir.

Ainsi donc, allez à l'église, pères, enfants,  
Allez, avec des prières, avec du pain,  
Mais nous, jeunes gens, à mi-chemin,  
Nous resterons sous le ciel pur.

Le dialogue de l'enfant et du vieillard confirme ces vers.

L'enfant affirme que « cette nuit nous rencontrerons les morts ». Il en a peur et n'a pas envie d'aller au cimetière. Le vieillard veut aller seul :

Non, je ne m'égarerai pas, chaque année j'ai fait ce chemin,  
D'abord, comme toi, mon fils, avec une frayeur enfantine,  
Ensuite comme garçon, plein de désirs curieux,  
Plus tard avec la tristesse et aujourd'hui... sans tristesse !

En Bretagne, nous avons entendu la nuit les chants lugubres des vieillards. Ici, dans la première partie des *Dziady*, Mickiewicz exprime clairement « les vieillards pleurent et chantonnent ».

Malheureusement, nous n'avons pas les chants des vieillards de la Russie Blanche et nous pouvons seulement supposer leur sens :

Un crépuscule mystérieux nous entoure,  
Les chants et la foi sont nos guides,  
Suivez-nous tous, vous qui désespérez,  
Vous qui vous souvenez, vous qui souhaitez !

Mickiewicz nous donne dans la première partie du poème des *Dziady* une description de la préparation des cérémonies sur les tombes, dans la seconde nous avons la réunion communale aux fêtes annuelles :

Petites âmes du purgatoire !...  
Hâtez-vous toutes vers l'assemblée !  
La réunion se fait ici !  
Nous célébrons les *Dziady* !  
Entrez toutes dans l'enceinte sacrée !  
Vous y trouverez des aumônes, des prières,  
De la nourriture et des boissons.

L'enchanteur conjure et appelle les âmes, premièrement « avec un signe léger et clair » ; puis à minuit il invoque les âmes des esprits les plus terribles, les conjurant « par leur propre élément, le feu » ; à la fin l'enchanteur invite les âmes « moyennes » en allumant une couronne d'herbes bénies. Cet ordre, disons plutôt ce désordre étonne un peu : pourquoi, après les esprits les plus légers apparaissent les esprits terribles, puis seulement les âmes moyennes ? Il me semble qu'ici Mickiewicz a

inverti l'ordre sous l'influence d'un contraste esthétique : aux enfants innocents il opposa le cruel propriétaire, à la belle mais indifférente Sophie, l'ombre pâle d'un revenant amoureux. Aussi, voyons-nous dans la troisième partie de la « Nuit des Dziady » que l'ordre des évocations était rituellement différent, lorsque l'enchanteur dit à la femme :

Entendez-vous ces chants dans le lointain ?  
Là bas le peuple s'est réuni,  
La première conjuration est déjà prononcée :  
La conjuration de la guirlande et de l'étope.  
Ils ont invoqué les esprits aériens.

Après un certain temps :

Vois-tu, les éclairs luisent dans la chapelle !  
Maintenant on a conjuré par la puissance du feu :  
Leurs corps, au pouvoir des esprits mauvais,  
Nous arrivent des déserts et des tombes.

L'enchanteur (dans la 3<sup>e</sup> partie) invoque toutes les âmes ensemble à un repas « petit ».

Je jette dans chaque coin de la chapelle  
Une poignée de graines de pavots et de lentilles.

Après la cérémonie de l'évocation et de la réception des âmes, quand « le terrible sacrifice » est terminé, l'enchanteur ordonne « d'allumer les lampes, les cierges » et il annonce :

Il est temps de rappeler l'histoire de nos pères.

Jusqu'à présent, il n'était pas facile de comprendre de quelle histoire il était question. La troisième partie de Dziady (scène XI), nous prouve que cette pensée n'est pas une fantaisie du poète, car l'enchanteur explique à la femme :

Bientôt, bientôt, c'est la fin des Dziady.  
Entends-tu le troisième chant du coq !  
Ici ils célèbrent le passé de nos pères,  
Et l'assemblée se disperse !

Les récits de M. Le Braz nous prouvent qu'on a conservé

en Bretagne ce détail de la cérémonie traditionnelle : rappeler les ancêtres défunts, leurs mérites (1). Dire « l'histoire des aïeux », c'était donc parler des ancêtres et probablement citer les principaux actes de leur vie.

Dans certains petits détails, nous pouvons constater que Mickiewicz a fidèlement répété les superstitions de la Russie Blanche. Les âmes des petits enfants et des jeunes filles apparaissent dans l'église, tandis que le fantôme du mauvais propriétaire n'a pas le droit d'entrer dans la chapelle et il apparaît « devant la fenêtre ». De même, dans les contrées de cette province, le peuple croie que « les catégories d'âmes vivant en enfer peuvent seulement regarder par les fenêtres ce qui se passe dans les chaumières ou à l'église. »

Le revenant, dans la quatrième partie des Dziady est, conformément aux croyances populaires, représenté comme transi de froid : « Tu pâlis, tu as horriblement froid, tu trembles comme une feuille ».

Nous avons déjà dit plus haut que les âmes des morts aiment à se réchauffer près du feu. Pendant le récit de Gustave, entre 10 heures, 11 heures et minuit, après le chant du coq, les cierges s'éteignent l'un après l'autre ; enfin c'est le tour de la lampe brûlant devant l'image sainte de s'éteindre. Nous trouvons ce même fait dans la légende bretonne : La porte ouverte. Les paysans veillent la nuit près d'un mort ; le diable ouvre la porte, quoique les veilleurs la referment à chaque instant. La frayeur est générale. Enfin : « L'horloge de la maison tinta

---

(1) *Revue des Deux Mondes*, novembre 1896, p. 162-3. Le Braz : « Vous est-il arrivé de penser à l'ancêtre qui le premier porta votre nom ?... Les commensaux s'étaient mis à deviser entré eux des morts de l'année ; ils énuméraient les mérites de chacun, ses vertus... Cela donnait l'impression d'une sorte de *litanie funèbre*, improvisée verset par verset et que ponctuait à chaque pose un perpétuel : Dieu lui pardonne. » — Dans les récits de Czerwiński sur les coutumes des habitants des bords du Dniester, il est aussi question d'un long registre avec le nom des morts qu'on lit à la chapelle. Voir aussi : *La Légende de la Mort*, p. 283.

lentement l'heure de minuit. Et quand le douzième coup eut sonné, les chandelles qui brûlaient auprès du lit du mort s'éteignirent comme d'elles-mêmes » (1).

On a déjà suffisamment prouvé la grande influence de la poésie et des croyances populaires sur le développement des sentiments de Mickiewicz. Le poète lui-même a exprimé avec insistance dans ses cours de littérature slave son admiration et son profond attachement pour ces trésors de la fantaisie populaire où, dans son enfance il a puisé si largement pour le reste de sa vie. Mais on ne peut pas douter que les *Dziady*, « la plus belle des fêtes, car c'est la fête des souvenirs », aient eu la plus grande influence sur le penseur et le poète. Ces images fantastiques frappèrent vivement l'imagination de l'enfant. Avec le temps, l'attention du jeune homme croyant fut frappée par le fait même que les rites du « culte païen se sont mélangés avec la conception de la religion du christianisme » ; plus tard enfin, le professeur de Kowno, étudiant ces cultes fantastiques, se persuada « que dans toutes les idées bizarres on pouvait remarquer une certaine tendance morale, un certain enseignement présentés d'une manière populaire et palpable. »

Dans les souvenirs de la jeunesse, et particulièrement dans cette enfance champêtre, les *Dziady* brillaient comme le Graal, caché dans les plus secrètes profondeurs de l'âme, comme une source vive et mystique de consolations pour les jours de sécheresse et de chaleur de la vie. Mickiewicz voulait trouver le mot de l'énigme, le secret de sa propre existence et de celle de l'humanité dans un lien ininterrompu des générations mortes avec les vivantes, mais qui tour à tour vont couler comme des eaux de printemps... Il n'est pas étonnant qu'un tel poème soit resté inachevé, quoique durant vingt années, Mickiewicz ait pensé à compléter son œuvre et qu'il ait dit, même après avoir écrit « *Monsieur Thadée* » : « Je veux faire de *Dziady* la seule de mes œuvres qui vaille la peine d'être lue ».

---

(1) *La Légende de la Mort*, par A. Le Braz, 119-120.

L'idée centrale des « Dziady » ne pouvait être que l'idée fondamentale de la cérémonie elle-même qui donne son nom au poème. L'idée de la fête des Aïeux est claire à travers des siècles de vie humaine. Depuis l'Inde jusqu'à la Bretagne, les hommes crurent et croient à la communion des âmes. Honore les morts et tu auras en eux des protecteurs, des conseillers, des aides. La mort n'existe pas.

Si de tes yeux terrestres, le voile tombait  
Tu verrais bien des choses, tu verrais autour de toi la vie.  
(*Dziady*, IV<sup>e</sup> partie.)

Nous sommes continuellement sous l'influence du monde de l'au-delà. L'ange gardien dit à Gustave, le prisonnier endormi :

Aussitôt qu'une bonne pensée brille,  
Je prends ton âme dans mes mains  
Et la porte dans le pays où luit l'éternité.

L'esprit, à la fin du Prologue de la 3<sup>e</sup> partie reprend :

Homme, si tu savais quelle est ta puissance !  
Si tu savais qu'à peine une pensée naît dans ton cerveau  
Qu'ils attendent, satan et les anges,  
Qu'ils attendent silencieux comme la foudre dans les éléments...  
Tomberais-tu dans l'enfer,  
Ou brillerais-tu dans les cieux ?

L'essai d'expliquer les « Dziady » par une unique pensée fondamentale se heurte souvent à l'objection que Mickiewicz n'a pas eu de pensée-mère en créant son poème et que cette idée a été, à la manière allemande, introduite après coup dans le poème, par certains critiques.

En effet, il est beaucoup plus facile d'appeler *Dziady* un poème biographique et d'y voir l'histoire de la personne même du poète. Seulement, dans ce cas, en voulant chercher l'idée principale de ce « moi » et de ses conceptions, il faut encore finir par se demander comment le poète juge sa personne et comment il l'explique. Puisque les convictions du poète et sa manière de nous expliquer le secret de sa propre existence na

se trouvent pas ailleurs, mais seulement et justement dans les « Dziady », nous avons ainsi tous les droits et même le devoir d'y chercher l'idée principale de cette œuvre admirable qui sera le point d'Archimède et permettra de comprendre la nature de l'âme de Mickiewicz. D'ailleurs, sur l'idée fondamentale de son œuvre, nous avons l'avis du poète lui-même.

On l'a vu plus haut : au moment où le poème allait paraître dans une traduction française, supposant avec raison que bien des choses dans cette œuvre inachevée paraîtraient peu claires pour des étrangers, Mickiewicz écrivit en français, pour l'usage du traducteur, Burgaud des Marets, un petit aperçu sur les « Dziady ». Des principales remarques du poète, si importantes pour l'explication de l'idée principale, je ne citerai que les plus importantes. Avant tout, nous apprenons que les « Dziady », quoique inachevés, sont « un ouvrage qui semble attendre des développements qui doivent lier ces fragments et en former un *tout organique* (1). Le poète veut donner aux lecteurs français « la pensée dominante et la tendance de l'auteur » (2). Quelle est la pensée dominante, l'idée-mère des Dziady ?

« La foi dans l'influence du monde invisible, immatériel, sur la sphère des actions et des pensées humaines, est l'idée-mère du poème de Dziady; cette idée se développe progressivement dans diverses parties du drame, en prenant des formes diverses, suivant la différence des lieux ou de l'époque » (3).

Cette formule de la pensée principale du drame est, du même coup, la meilleure expression de l'idée animatrice des cérémonies populaires, de l'ancien culte aryo-européen qui, depuis des siècles, tire sa force vitale et inépuisable principalement, exclusivement, de la foi en la vie d'outre-tombe, de la foi dans l'influence du monde invisible sur la pensée et les œuvres des générations vivantes.

---

(1) *Mélanges posthumes*, publiés par Lad. Mickiewicz. Paris 1879, t. II, p. 219-220.

(2) Ibid.

(3) Ibid.



INSTYTUT  
BADAŃ LITERACKICH PAN  
BIBLIOTEKA  
00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 70  
Tel. 26-68-83











F

22.793